

«On a eu la journée bonsoir», peint à l'humain

Narimane Mari dresse un portrait hybride du peintre et dessinateur Michel Haas, mort en 2019. Un patchwork documentaire informel de fragments d'œuvres et moments intimes.

Sur ce plan large de lui nu, en pied debout, vieux, l'œil toujours rieur, devant le grand mur gris de béton, regardant vers nous, on entend le début de l'un des plus beaux morceaux du monde, *Un amour si grand qu'il nie son objet* de Ghédalia Tazartès. Comme pour se contredire, puisque c'est tout ce que ni l'amour ni le film, tous deux de Narimane Mari, semblent chercher et réussir très exactement à ne pas faire, nier leur objet : en commençant par le prendre pour un sujet, pas un sujet de film, un sujet humain nommé Michel Haas, qui est ici, dans cet ordre ou dans un autre, un homme aimé, un artiste, un mort (1934-2019), et peut-être, le temps

d'une heure de métrage, un personnage, à condition que ce ne soit pas le nom d'une figure figée, figurine, mais d'un processus, liberté.

On a eu la journée bonsoir, le titre est beau, le film aussi, collage ou patchwork de choses et d'autres, toutes chéries très fort, images, morceaux (de musique, de films, de peintures, de conversations), souvenirs, messages. Tout ça tourne autour de la mort, celle de Michel Haas, en sa compagnie, en faisant vers elle et dans la direction opposée des allers-retours, entre cette mort et son vivant, comme en rosace autour du trou noir désiré de plus en plus fort, avec philosophie (antique, un côté Diogène), alors qu'une maladie le gagne, dont on

ne saura pas plus qu'assez. Car il ne s'agit pas d'informer (de quoi ?), à peine de documenter – de moins en moins, alors que toute tendresse dehors prend le dessus –, mais de célébrer quelque chose, ou une foule : une vie, un corps, un moment, ce qui passe comme une journée, et qu'on passe ensemble, à travailler un peu et à rire beaucoup. On le voit faire son art, en parler un peu (bribes), on les voit s'aimer, on l'entend se révolter en silence contre une médecin à la voix exemplaire mais qui ne peut abréger ses jours, puis soupirer, humour râleur ultime, «*c'est la dernière fois que je meurs comme ça !*» mais on s'en voudrait de faire croire que le film est funèbre, qu'il est

sur la mort et pas pour la vie, au contraire : tout ça est bien plus et bien moins qu'un portrait ou un hommage, c'est un assemblage d'expressions, au moyen de l'audiovisuel à l'état pur ou qui s'en approche, la seule forme, peut-être avec la peinture-dessin de Michel Haas, de ce qu'on en perçoit ici, capable d'accueillir à ce point l'accident. L'accident heureux, l'existence. Si prétentieux et modeste à la fois, mais restant, à chaque seconde, ce film fini en son absence, à l'endroit de son émotion de film, au rythme de ses sentiments, ce qui est un exploit de montage.

LUC CHESSEL

**ON A EU LA JOURNÉE
BONSOIR** de NARIMANE
MARI (1h01).



ON A EU LA JOURNÉE BONSOIR

de Narimane Mari

Slate^{FR}

On ne le connaît pas, ce monsieur âgé, souriant, au demeurant fort sympathique.

Il apparaît au détour d'une rue, fait un petit discours souriant agrémenté d'un tour de magie dans une pièce ensoleillée, marche près de la mer.

Il s'appelle Michel Haas, il est peintre, il est le compagnon de celle qui filme. Il va mourir.

Dans la mer, un adolescent nage, c'est peut être un gosse du quartier, peut-être un demi-dieu d'on ne sait quelle mythologie. Dans la rue, il y a aussi plein d'autres gens, des visages d'inconnus scrutés un à un avec une acuité amicale, un clochard poète, des enfants qui jouent dans un parc.

La rue, la ville, ici, maintenant –peu importe alors qu'il s'agisse de Paris, Montreuil, Marseille.

La cité, plutôt, le lieu où les humains font collectif.

L'homme travaille dans son atelier, malaxe la matière, sculpte la peinture et le papier de tout son corps. Une sensualité et une colère émanent ensemble de son corps en action et des œuvres qu'il invente. Au sol, aux murs, ce sont des figures humaines ou animales, des couples enlacés, plutôt des silhouettes découpées dans la matière même du vivant.

La maladie s'aggrave. Michel est furieux, contre elle, contre lui-même, contre qui prétend s'occuper de lui et ne le sauvera pas. Narimane est à ses côtés avec sa caméra, aux côtés de sa fureur, Michel est d'accord avec ça. Le film, elle et lui l'auront fait ensemble, jusqu'au bout.

Narimane Mari, à qui on doit peut-être le plus beau film jamais dédié à la lutte de libération de l'Algérie, le conte poétique *Loubia Hamra*, trouve les distances et les proximités, les vibrations et les pudeurs pour accompagner la vie et la mort de l'homme qu'elle aime.

Un dispositif tout simple, écrire à l'écran ce qui se dit, pas comme des sous-titres mais comme des éléments de l'image, intensifie et met à distance simultanément ce qui appartenait à la sphère privée. S'y mêlent des vers de Nazim Hikmet ou de Jacques Prévert. Sur le ring Charlot boxeur esquive et esquive encore, Michel et Narimane rient de bon cœur. Mais il est des coups auxquels on n'échappe pas.

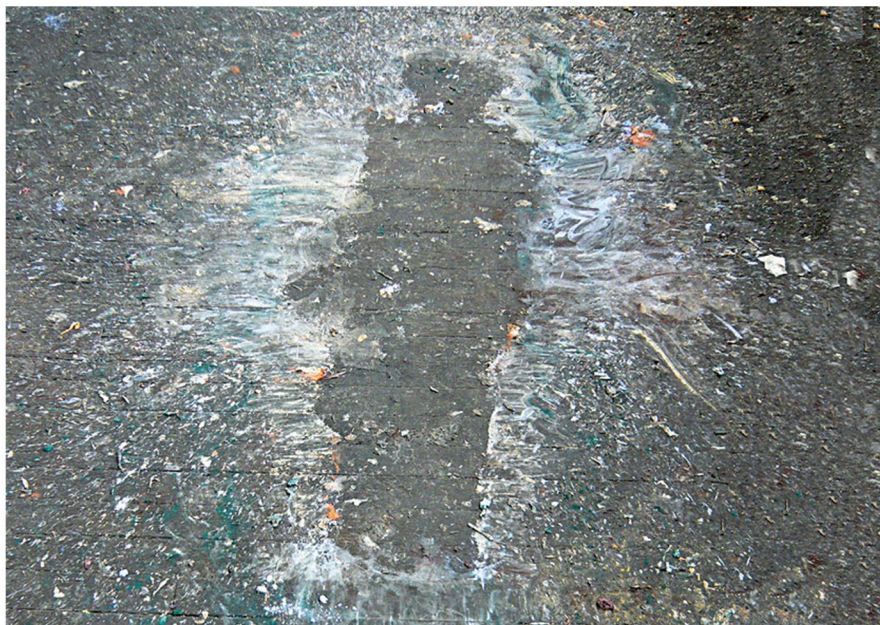
C'est sidérant d'exactitude, ce point improbable où le tragique intime esquive le pathétique.

Sur l'étal du poissonnier, le grand poulpe est comme une statue palpitante de la vie incarnée, même au bout d'elle-même.

Au mur de la chambre, les œuvres joueuses et intenses de Michel Haas disparaissent une à une tandis que s'en vont ses forces d'exister physiquement. Pourtant, grâce au cinéma, grâce à celle qui a su en mobiliser avec autant de justesse les puissances, assurément il ne disparaîtra pas.

La petite flamme brûle encore.

Jean-Michel Frodon



ON A EU LA JOURNÉE BONSOIR

NARIMANE MARI



Alors que s'éteint l'artiste peintre Michel Haas, sa compagne, Narimane Mari, capture ses derniers instants dans un documentaire délicat et traversé par la vie. Des images intimes du couple dialoguent

avec celles d'un tournage dans les rues de Paris ou de Charlot dans *Les Lumières de la ville*. Une façon de continuer à ancrer dans le monde cet être disparu.

– **Cécile Marchand Ménard**

| Documentaire, France (1h01).

PREMIÈRE ★★☆☆☆

Un film sur la mort, oui, mais surtout sur le pic de vie qui la précède. Avec ce documentaire intimiste, Narimane Mari fige l'ultime souffle de l'homme qu'elle a aimé. Décédé en 2019, Michel Haas fait figure de peintre canonisé dont la présence, et l'absence, hantent ces images. On comprend tout de suite pourquoi le travail de la réalisatrice, hybride entre cinéma et art contemporain, envahit les musées de renom. Ici, un ton surréaliste surplombe ces fragments décousus qui, assemblés, rappellent les cadavres exquis d'André Breton. Sont esquissées des bribes mémorielles d'une simplicité envoûtante, parsemées de messages vocaux et de sous-titres en calligrammes. Drôle par moments, touchant à d'autres, ce film est une lettre d'amour dont on ne sait qui des deux en est le réel destinataire.

Lucie Chiquer

On a eu la journée bonsoir de Narimane Mari

Un bonjour sans fin

par Claire Allouche

Elle (Narimane Mari) filme les scintillements de la mer, jusqu'à l'éblouissement. Il (Michel Haas) lui parle de la métamorphose des nuages qu'il observe à l'œil nu. Ce qui pourrait s'apparenter à une dissociation entre l'image et le son n'en est pourtant pas une. La prouesse de ce moment, et la beauté de la totalité d'*On a eu la journée bonsoir* (Grand Prix de la compétition française et Prix Cnap du FIDMarseille, et Mention spéciale à Belfort), tient pour beaucoup au jeu de synchronisation organique entre des éléments a priori épars. C'est dans cette forme singulière que s'épanouit la correspondance amoureuse entre le peintre Michel Haas, en fin de vie, et Narimane Mari; un dialogue intime comme art des rapprochements des êtres et des choses. Film contre la montre et avec le monde, *On a eu la journée bonsoir* noue une relation ombilicale avec toutes les formes de vie : visages des passants saisis dans la rue, chorégraphie tentaculaire d'un poulpe sur un étal de marché, et ce qu'il subsiste de partage possible entre le peintre et la cinéaste, s'affranchissant ainsi d'une tonalité testamentaire.

Gaston Bachelard est invité dès le générique. Il opère sans fard théorique : le problème posé par *L'Intuition de l'instant*, la perception illusoire de la durée comme base temporelle prétendument homogène, habite le film d'un bout à l'autre. Ou plutôt, d'un soupçon de commencement à une impossible fin. Là où, dans *Vacances prolongées* (2001), Johan van der Keuken, atteint d'un cancer généralisé, semblait accorder un sursis aux plans tournés, Mari ranime les instants vécus à l'environnement, faisant fi au montage d'une chronologie biologique. Elle fabrique une temporalité fugueuse dont les pouvoirs sont quasi résurrectionnels. La disparition de son compagnon est annoncée par un faire-part dans les premières minutes, puis un chat se prélassait sur le bout de papier, évacuant la moindre solennité. La mort n'est pas envisagée comme la fin : qu'elle soit proche ou avérée, elle est à plusieurs reprises l'occasion d'un droit de réponse de Haas. « *C'est la dernière fois que je meurs comme ça* », ne manquera-t-il pas de lancer, bien plus tard. Sa voix, facétieuse et sans âge, œuvre tout du long comme son principal visage. Là où

Nick's Movie de Wim Wenders (1980) et *La Pudeur ou l'Impudeur* d'Hervé Guibert (1992) témoignaient de l'imminence de la mort à travers l'affaiblissement du corps, Haas apparaît très peu à l'écran dans ses derniers moments. Pour que ses paroles fassent véritablement corps, Mari les transcrit mot pour mot avec la vigueur du parler au sein des plans associés, pour la plupart tournés après sa disparition. La présence vocale de l'aimé se voit alors gravée dans la matière de l'image.

Quand son médecin évoque les inflexibles conditions des soins palliatifs, Haas troque sa gouaille contre un silence de mort. À l'image, ce moment s'incarne comme un mirage : une tache de lumière parcourt les murs blancs où sont accrochées des silhouettes qu'il a peintes. Chaque fois que les rayons touchent une œuvre, elle s'évapore. Secousse de gravité soudaine, là où le film cultivait les pulsions de vie à tout va. À cette prestidigitation funeste vient aussitôt répondre une séquence inouïe : Haas, quelques années auparavant, en pleine transe picturale. Allongé par terre, se déplaçant sur les genoux et les coudes, il masse énergiquement des pigments sur du papier et chante à tue-tête. L'un des rares moments où son et image sont saisis ensemble est aussi celui où les différents gestes de création du couple se synchronisent, campés sur le plancher des vaches. Cet instant privilégié se dissout dans le bleu de l'œuvre à venir : ni marine, ni céleste, cette couleur est incorruptiblement terrestre, tant Haas l'arrache au sol, inlassablement. ■



© CENTRALE ÉLECTRIQUE

ON A EU LA JOURNÉE BONSOIR

France, 2022

Réalisation, montage Narimane Mari

Scénario Narimane Mari, Michel Haas

Image Narimane Mari, Antonin Boisshot, Nasser Medjkane

Son Narimane Mari, Benjamin Laurent, Antoine Morin

Production Centrale Électrique

Distribution La Traverse

Durée 1h01

Sortie 10 mai